

Entre nous

Roman

Extrait (50 pages)

Copyright © 2022 - Frédéric Vermeulin

Tous droits réservés.
ISBN : 9791069988705

1 – Ma rencontre avec Léa (Olivier)

Je ne crois pas qu'elle soit belle. Pas vraiment. Dans la rue, personne ne se retourne sur son passage. Le tout premier jour, d'ailleurs, je l'avais à peine remarquée. Je dînais dans un petit restaurant, elles étaient quatre à table. Deux étaient alors mes collègues dans la société de vente par correspondance où je gagnais tant bien que mal de quoi nourrir mon chat et mes poissons rouges. J'avais accepté de les rejoindre « pour décompresser », comme elles aimaient le répéter. Elle était assise juste en face de moi, mais, je ne crois pas que je lui aie adressé plus de trois phrases polies avant la fin du repas.

« Eh, Olivier, trop forcé sur l'apéro ? »

Pour l'apéro, Mélanie savait de quoi elle parlait. Elle en tenait déjà une bonne.

- Si j'avais bu un verre à chaque fois que tu en as pris deux, je dirais au moins autant de conneries que toi. En pochtronnerie, je joue une division en dessous ! Ou l'inverse... enfin bon, tu m'as compris !

Je n'étais déjà pas très fier de ma vanne, alors avec une chute pareille, je m'enfonçais carrément. Elle m'a adressé un regard où la pitié se mêlait à l'amusement. Et puis l'amusement a pris nettement le dessus.

- Le bon côté, avec toi, c'est qu'on ne risque pas de te prendre pour un baratineur !
J'espère que quand tu ne parles pas tu sais un peu mieux communiquer avec une femme ! »

Aie. J'ai réalisé en un quart de seconde que Mel flirtait avec moi depuis plusieurs semaines, et que je n'avais rien vu du tout, mais alors rien de rien... Moi, je l'avais mise depuis un bon moment dans la case « copine », et en général je ne touchais pas aux copines. Les filles ne comprennent pas toujours ces subtilités, malheureusement, mais j'ai mes principes. Pas bon du tout, ça, un coup à avoir des ennuis avec quelqu'un qui m'avait toujours fait beaucoup rire. Merde... Merde, merde et re-merde !

J'ai tenté quelques sujets de conversation, et envoyé des piques amicales, comme d'habitude, même si le cœur n'y était pas vraiment. Mel n'était pas dupe, mais elle a joué le jeu, en essayant de faire bonne figure.

J'avais beau faire des efforts (louables, je trouve), je ne suivais qu'à moitié la conversation. J'étais de plus en plus intrigué par l'étrange et discrète inconnue, qui ne parlait à personne et regardait au loin, comme si, à travers le mur terne qui lui faisait face, ses yeux d'un bleu pastel plongeaient dans un lointain océan.

Quand je lui ai enfin parlé, j'ai eu l'impression de la déranger et j'ai failli laisser tomber. Elle aimait comme moi les girouettes en forme d'animaux, et c'est sans doute le

seul embryon de conversation que nous ayons eu ce soir-là. Il ne faut pas être tout à fait normal, pour s'intéresser à ça.

En partant, nous avons sous un prétexte quelconque échangé nos numéros de téléphone. Elle m'avait écrit le sien sur un ticket de métro usagé. Comme toujours je l'ai perdu, ou plutôt je l'ai laissé se perdre, faute d'y prêter attention. A la lumière du jour, il avait nettement moins d'éclat.

J'en avais aussi profité pour récupérer un journal du matin même, qu'elle avait oublié sur la table. Oui, ce « fameux » journal, comme vous dites !

J'avais terminé mon contrat depuis deux semaines et me demandais encore toutes les dix minutes comment tuer l'ennui qui me prenait à la nuque dès que vibrait mon réveil matin. Je me levais pourtant tous les jours, sans conviction. Une de ces périodes charnières où l'on cherche un nouveau jeu pour continuer son chemin.

Avec le recul, je reconnais dans cette torpeur le calme avant la tempête, l'instant immobile, quand tout est prêt à basculer. Non, je n'exagère pas, je n'avais rien vécu jusque-là, alors...

Et justement, ma vie n'avait jamais été aussi vide, ce qui n'est pas peu dire. Je ne m'en plaignais pas, loin de là. Mes matins étaient doux bien que sans saveur. Mon lit me réchauffait, m'emmitouflait dans un cocon duveteux. Une pénombre granuleuse se tassait aux pieds des volets, mal assujettis, et qui laissaient passer malgré eux un peu de l'effervescence envahissante du monde extérieur. C'étaient des moments légers, volés à la course du temps. J'avais déjà connu de nombreuses fois des périodes comme celle-là, et je savais qu'il fallait savoir attendre. Attendre sans compter, pour de bon.

J'avais répondu à une annonce sans vraiment la comprendre sur le moment :

Démarcheur obsèques à domicile en milieu rural.

Bon sens du contact. Bonne présentation.

Suivaient des informations sur un lieu dont je n'avais jamais entendu parler.

J'avais remarqué cette annonce, depuis quelques jours déjà, sur le journal qu'elle avait laissé au restaurant. Elle l'avait entourée au feutre rouge. Je ne l'imaginais pas en commerciale, ni moi, mais ça ne serait pas la première fois que je me retrouverais dans un job qui n'était pas fait pour moi. Ayant l'habitude de me laisser porter par les événements, il m'avait semblé naturel (et pas trop difficile) de répondre.

On m'avait convoqué pour un entretien et je me demandais si j'allais vraiment m'y rendre quand elle m'a laissé son premier message. Je n'avais pas réellement pensé à elle depuis le resto, hormis l'espace d'une minute en tombant sur l'annonce. L'image du ticket de métro m'est revenue à ce moment-là. Où était-il donc passé ?

Je l'ai laissée s'adresser à mon répondeur, je n'ai pas décroché. Elle a évoqué un CD dont nous avons parlé à la fin de cette fameuse soirée, et que je voulais lui emprunter.

Le message fini, un long bip m'a ramené au silence de mon appartement. J'ai posé ma tasse à café dans l'évier et me suis préparé pour mon rendez-vous.

Je suis arrivé en retard et j'ai demandé à voir le directeur. Il était au beau milieu d'un entrepôt soigneusement rangé. Des alignements serrés de stèles et de plaques de marbre brut me faisaient songer aux pages inégales d'un grand livre noir. Tout était numéroté, étiqueté, classé. Il y avait au fond des monceaux de fleurs artificielles aux couleurs

criardes. Elles remplissaient les étagères blanches, surplombant un empilement d'urnes de démonstration aux formes sèches et torturées. La lumière du soleil tombait verticalement à travers les larges vitres qui trouaient le toit à plusieurs mètres du sol.

Le patron est venu vers moi d'un pas décidé, franchissant en quelques sautilllements crispés les rangées de bibelots disparates alignés dans le couloir. C'était un petit bonhomme jovial, contrastant avec l'image rigide du croque-mort façon bande dessinée. Son costume était démodé et sur son front un peu dégarni perlaient des gouttes de sueur.

Il m'a tendu la main avec un sourire de VRP. Cet homme avançait toujours sa main (j'allais le remarquer par la suite) d'un geste ample, trop accentué pour être honnête, et qu'il accompagnait d'un balancement de tout le corps qui pouvait passer pour un salut. Il portait une cravate grise à losanges et un pantalon mal coupé.

"Venez, venez ! Installons-nous dans mon bureau !"

Je l'ai suivi en évitant de me prendre les pieds dans son bric-à-brac.

Les murs étaient couverts d'échantillons : des épitaphes gravées dans des feuillets de marbre rose ou de granit luisant, propres et polis comme des miroirs de bordel. Il y avait une petite lucarne, par laquelle filtrait avec peine une lueur malade. Une lampe pendait du plafond et se balançait tout au bout d'un long fil noir, tendu à se rompre. Elle éclairait de sa lumière blanchâtre un fouillis de papiers de différentes tailles, jetés pêle-mêle sur toute la surface du bureau.

Un calendrier des pompiers s'ouvrait sans pudeur sur une portée de chatons bariolés, pomponnés et enrubannés comme un plein panier d'œufs de Pâques, un autre exhibait des femmes pulpeuses et peu vêtues, dans les poses les moins naturelles du monde. La juxtaposition des deux donnait la nausée.

Le petit homme s'est assis.

J'ai esquissé un geste vers une chemise cartonnée où se trouvait mon C.V, que j'avais réécrit pour l'occasion.

« - Asseyez-vous. »

J'étais déjà assis et je lui ai jeté un coup d'œil perplexe, tout en m'essayant à un sourire timide que je croyais adapté à la circonstance. L'autre ne me regardait en fait pas du tout. Les yeux levés au ciel, il s'est adressé à moi sur un ton plutôt indifférent :

« - Vous allez travailler sur le secteur Nord, tout le bas du plateau. Beaucoup de hameaux, de maisons isolées. Le plus grand village, c'est Mounins, vous voyez ce que je veux dire ! Enfin... Vous avez bien une voiture ? D'accord. Vous trouverez une carte à l'entrée. C'est très sinueux, j'espère que vous n'avez pas peur des virages. Il y aura bientôt une nouvelle route, beaucoup plus pratique. Demandez à Babette si vous avez besoin d'en savoir plus sur le secteur. Elle prendra aussi vos coordonnées complètes : sécu et tout ça. Le catalogue, le voilà. Je vous expliquerai mieux demain, ça vous va ? Pour la paye, la commission peut tripler le fixe, ou même plus, si vous vous débrouillez bien. Dans un secteur comme celui-là, vous allez gagner beaucoup, je vous le garantis ! La moyenne d'âge est alléchante, si j'ose dire ! Des questions ? »

Je m'attendais à un entretien d'embauche et je ne m'étais pas vraiment préparé à commencer si vite. J'ai répondu : « Oui...non, vous voulez que je vienne à quelle heure ? »

Mon interlocuteur regardait toujours en l'air. Il m'a lancé, en donnant l'impression de parler au mur : « 9h, soyez bien habillé, classique vous voyez, avec une cravate. Bienvenue parmi nous et à demain jeune homme ! »

J'ai rejoint le parking en clignant des yeux. Je commençais à être pris d'un affreux doute. Je n'étais pas très sûr d'être un vendeur dans l'âme. Au fait, il était de combien, ce fixe ?

Il me restait un peu de temps avant le film du soir, je suis passé au supermarché fêter mon nouveau travail par quelques dépenses que j'ai savourées nonchalamment : une sélection de produits chers et sucrés à souhait. J'avais mobilisé pour cela toute ma petite monnaie.

Je me suis installé en rentrant devant une vidéo délicieusement ringarde, vestige décadent de la ruée hollywoodienne. Enroulé dans une couverture chaude, j'ai fourré dans ma bouche un échantillon de chaque paquet de sucreries, me léchant les doigts de temps en temps. J'associai encore à ce carnage diététique une petite bière de garde, rapportée un jour du sud de la Belgique.

Mon chat se tenait contre moi, roulé en boule. Le film s'est terminé, comme d'habitude, sans que j'y aie beaucoup prêté attention. Mon vrai plaisir n'était pas là.

Je me suis assoupi dans le salon, recroquevillé dans ma couverture.

La sonnerie du téléphone a failli me faire tomber du canapé. Mon vieux pote Matt.
« Alors, ça va, toi ?

- ... euh, oui, ça va, mais je m'étais un peu endormi, là...
- J'irais bien voir la mer, ça te dirait ?

- Non mais pourquoi c'est toujours la nuit, tes envies ? Et la mer, tu m'as déjà fait le coup, on est allés à Marseille et on a mangé nos croissants avec du pastis. Plus jamais ça, et surtout pas maintenant. Je me lève demain matin, j'ai trouvé un boulot.
- Alors là... Non, mais quand même, une petite virée en ville, toute simple ? Tu ne me laisserais pas ?
- Tu vas encore montrer ton cul aux touristes japonais et finir au poste. Ils ne t'ont rien fait, ces touristes. Et ils laissent les gens dormir, eux, soit dit en passant. Non, ça n'est pas le bon jour, c'est tout.
- S'iiiiiiiiiiiil te plait ! J'ai passé une mauvaise journée. J'ai encore essayé d'inviter Mélanie, celle qui a bossé avec toi, et elle a brisé en mille morceaux mon pauvre petit cœur tendre qui saigne et connaît mille tortures. Pitié, pitié, pitié, juste un petit coup à boire avec un pote, pour faire une bonne action ! »

Évidemment, j'ai cédé. A six heures et demie du matin, après m'être traîné vers mon lit, j'ai programmé mon réveil, qui s'est déclenché un peu plus tard pour me ramener au monde.

La chambre était plongée dans l'obscurité et il m'a fallu tâtonner pour trouver l'interrupteur. La lumière, crue et brûlante, est venue me tirer par les paupières. J'ai éteint et j'ai dormi une demi-heure de plus. Puis le réveil a sonné de nouveau et je me suis plongé de longues minutes sous une eau fumante, les bras collés le long du corps.

J'ai mis une banane dans la poche de mon imperméable et filé sans terminer mon café.

2 – Mon job, quoi que vous en pensiez (Nicolas)

J'étais le responsable de ce que mon patron appelait notre « brigade d'intervention rapide ». En général, ça le faisait beaucoup rire, puisqu'un mort, a priori, a l'éternité devant lui.

J'étais toujours le premier sur les lieux, après les gendarmes ou l'ambulance, bien sûr, selon les cas. Parfois, ils m'emmenaient même avec eux, parce que nous nous connaissons depuis l'enfance, le brigadier et moi. Cette fois-là, je les avais entendus parler depuis le pas de la porte et j'avais enregistré chaque intonation. Il faut dire que j'ai une mémoire phénoménale depuis toujours. Je peux réciter les noms, prénom, âge etc. de tous « mes » morts.

Je suis entré dans la petite maison. Jusqu'à ce jour, elle avait abrité deux personnes « d'un âge », selon la belle expression pudique de ma grand-mère. Un couple de retraités, je ne savais rien d'autre d'eux. C'est toujours étrange de se dire qu'un endroit qui a abrité la vie, les émotions de quelqu'un, est vide, a repris sa dimension matérielle, toute bête. Des chaussures propres et bien alignées dans l'entrée, les photographies du couloir, la vaisselle à faire dans la cuisine, des fleurs dans un vase.

Dans le salon, tout avait été rangé soigneusement, la poussière faite, les rideaux tirés.

Les gendarmes étaient là eux aussi, j'ai l'habitude. Adel, le brigadier, que je connais depuis longtemps, et deux jeunes.

« Non, Théo, ne les bouge pas. Pour l'instant nous ne savons pas comment ils sont morts.

- Pas en parapente, déjà. Pas déchiquetés par une bombe. Pas non plus d'une balle dans la tête. Pas d'overdose. Rien qui pourrait faire un bon film ! Tu vois, je sais déjà plein de trucs ! Franchement, Adel, ils ont plus de 90 ans, il y a mille choses qui ont pu les tuer, et toutes sont 100% naturelles.»

Le large sourire du jeune homme ne laissait aucun doute sur sa satisfaction à titiller son collègue plus âgé. Mais celui-ci ne le regardait pas.

Il lui a demandé ce qu'on savait d'eux. À lui parce qu'il était du coin, ses parents vivaient presque à côté et il y avait grandi. A la voisine, aussi. Rien à signaler : Tranquilles, sans histoires, toujours tirés à quatre épingles, rigides même, si on veut. Enfin, là, rigides, hein...

« Il y a un truc, ça ne me va pas.

- Ffff...
- Ils formaient un drôle de couple, ces deux-là.

Le brigadier, Adel, a porté la main à son front.

- Ils sont installés comme s'ils étaient déjà dans leur cercueil, tout est parfait... Bon sang, la vaisselle ! »

J'ai un peu reculé. La discrétion est une part importante de mon métier, quand même. Voilà, rien d'autre.

3 – Le monde et moi (Léa)

Ma vie d'avant tout ça... Comment dire ? Elle n'était pas si mal, enfin... elle me convenait, je crois, même si j'avais l'impression de m'être trompée d'époque.

J'aurais voulu vivre au 19ème siècle, quand on pouvait encore rêver.

Ces dernières décennies sont fades, les personnes âgées ont connu ce qu'elles pouvaient avoir de mieux. Leur vie est faite de regrets, de handicaps, de pèlerinages au cimetière, à rendre visite à des amis qui les attendent paisiblement. Si j'étais à leur place, je ne voudrais pas continuer jusque-là, surtout pas.

La vie d'avant m'aurait plu. Les gens âgés ont connu autre chose, un monde plus intéressant à mon avis. Une maison sans télé, sans petits bips dans tous les sens, voilà ce que je voudrais.

Enfant, je m'enfermais dans ma chambre des heures durant avec mes livres. Je m'en délectais jusqu'à n'en plus dormir. Et pourtant je suis, quand tout va bien (et c'était vrai avant le diagnostic), une dormeuse hors pair : En période de disette littéraire j'aligne sans un cil de travers mes dix heures par nuit !

Olivier lit des livres sur son téléphone... Comment peut-on lire sur ces trucs ? Je ne vous ai pas encore raconté Olivier, effectivement, ça va venir. Comment peut-on lire sans l'odeur du papier, son toucher plus ou moins rugueux, le bruit sensuel des pages qui glissent l'une contre l'autre ? Beurk. Je ne comprends pas comment ces machins fonctionnent et je comprends encore moins comment LUI fonctionne...

4 – Mon premier jour (Olivier)

Le hangar de la veille était agité de soubresauts fébriles. Une colonie de petits hommes gris s'y répandait d'un pas sautillant. La plupart tenaient à la main des liasses de formulaires vierges, reliés cinq par cinq au moyen d'un large trombone.

Ils s'agglutinaient petit à petit le long du bureau vitré, formant une grappe à la fois compacte et mouvante.

Sur le parking central, comme engourdi par l'air épais, sommeillait un grand troupeau d'automobiles. Elles étaient apprêtées consciencieusement, lustrées, polies jusqu'à l'usure, suant le propre et le cuir synthétique.

Je me suis avancé timidement, traînant les pieds mais les yeux grands ouverts.

Quelques minutes plus tard, brandissant d'un air important leur ordre de mission, mes étonnants collègues s'étaient rués vers le carré des véhicules.

Quand le flot des trombones s'est un peu dispersé, j'ai poussé avec précaution la porte transparente. Un ou deux ronronnements étouffés mouraient encore dans le sillage des rares retardataires.

Je n'avais pas eu le temps d'ouvrir la bouche que j'ai récolté un « *mais qu'est-ce que vous foutez là ?!* » qui m'a efficacement aidé à me souvenir que je devais me présenter devant la dénommée Elisabeth, gardienne incontournable du temple.

Le brouhaha s'éloignait, les derniers sons semblaient aspirés par les murs épais.

J'ai trouvé facilement Elisabeth, qu'apparemment tout le monde appelait Babette, en frappant à la porte du seul autre bureau greffé dans le flanc de ce monstrueux colosse: Une unique pièce, assez sombre malgré une fenêtre donnant sur le hangar, et dont les dossiers bien rangés contrastaient avec la pagaille de celui de son patron.

Elle devait avoir quarante ou quarante-cinq ans et portait une robe à pois, courte et largement décolletée. Son sourire artificiel et ses cheveux permanentés lui donnaient l'humanité dérangeante d'un automate de foire. Elle avait été très belle, sans aucun doute, et elle l'était encore, si on faisait abstraction de cette impression d'être face à une coquille vide. Notre entrevue n'a pas duré longtemps. Mon contrat en poche, j'ai quitté la pièce sans m'engager dans une conversation inutile. Elle avait parfaitement tenu son rôle d'hôtesse, m'entourant, protectrice, de sa rigueur maternelle (un poil incestueuse).

La première journée de travail a été moins désagréable que je ne l'aurais cru. J'avais emporté avec moi la carte du secteur qui m'avait été confié. Quand ma voiture a bien voulu démarrer, j'ai donc filé vers les heureux villageois auxquels j'allais faire adopter par cette belle journée de printemps le *contrat confiance obsèques* dont ils avaient toujours rêvé.

En fait de villages, je croisai de temps à autres un hameau famélique, planté dans la poussière tout en haut d'une colline.

Je pourrais me contenter de vous dire « ça n'est pas moi, je n'ai rien fait », mais nous avons tout notre temps, non ? Tout ce qui se rapporte à ce coin est important, de mon point de vue, et vous aviez promis de ne plus vous impatienter ! Il faut bien vous représenter le tableau.

Tout sent la pauvreté : Des coteaux escarpés, efflanqués, ravinés par les pluies de ces dernières semaines; des arbustes noueux, hachés par les vents impatients. Un de ces lieux où l'eau s'écrase sans pénétrer le sol. Les jours d'orage elle bat de ses pics le flanc des hauteurs et glisse dans un torrent sale, pour emporter la terre vers le fond des vallées.

La vigne s'agrippe désespérément le long de corniches taillées au burin dans le manteau rocheux. Elle donne un vin fort et râpeux qui collait au palais.

C'est un pays de poussière et de vent, un pays moribond qui sèche au soleil comme un vieux crocodile. Je n'avais pourtant encore aucune idée de ce qui m'y attendait.

Je me suis arrêté au bord d'une petite route. J'ai respiré un grand coup, en fermant les yeux.

5 – Mon putain de prénom (Germaine)

Oui, c'est un prénom à la con et je pèse mes mots, ce qui ne m'arrive pas souvent. Je sais que vous le pensez (sinon, vous auriez des goûts de chiottes). J'ai bien essayé de me faire appeler « Germ » ou « Gem », mais c'était encore pire : « Gem, j'aime pas », et tout ce qu'on peut imaginer. J'ai eu droit à la gamme entière. Mais ça n'était pas méchant. Le plus souvent, nous savions rire de bon cœur.

Les jeunes ont l'air de penser que de notre temps tout le monde était sérieux, et qu'eux savent s'amuser. C'est exactement l'inverse : Cette génération est triste à mourir ! Elle ne sait plus chanter sous la douche (sauf s'il y a une caméra), elle ne sait plus danser et rire sans arrière-pensées. Et je ne vous parle pas seulement des ados, là, mais aussi de leurs grands frères et grandes sœurs, ceux qui ronronnent chez Papa et Maman jusqu'à 30 ans, et plus si affinités.

Ma petite fille, elle, c'est différent. Différent parce que c'est ma petite fille, d'abord (oui, quand même), et parce qu'elle aurait aussi bien pu vivre à n'importe quelle époque, surtout à une autre, d'ailleurs. Elle n'est pas tout à fait là, alors le monde pourrait être autrement qu'elle serait plus ou moins la même. Je ne sais pas si vous me comprenez. Je me rends compte qu'on me comprend de moins en moins. Sauf elle, ou

elle en donne l'impression, c'est déjà bien. C'est un peu comme une amie de mon âge... qui n'aurait pas mon âge, bien sûr !

Ne croyez pas que je n'aie aucun ami, au contraire. Enfin, peut-être pas vraiment des amis, mais je vois du monde, même si je suis un peu à l'écart du village. Je viens avec une bouteille, et on me fait toujours bon accueil. C'est quand même toujours mieux de boire avec quelqu'un. On ne dirait pas, comme ça, mais il y a six maisons dans un rayon d'un kilomètre, et d'autres pas très loin. Le relief en cache certaines, vous savez.

Cinq sont habitées par des gens au moins aussi vieux que moi, originaires de la région, contrairement à moi.

À bientôt 84 ans, je peux encore marcher jusqu'à n'importe laquelle deux ou trois fois par jour, si je veux, même avec une bonne dose de calva dans le sang ! La marche, c'est très bon pour la santé, et ça aide à penser. Je me promène pour m'entretenir, et je passe voir du monde. Enfin, je le faisais jusqu'ici, parce que ça se complique un peu, avec ces histoires. Mourir, à notre âge, ça se fait couramment, mais ça n'est pas une raison pour en abuser.

C'est moi qui ai trouvé les deux premiers, le couple du cul-de-sac. Avec ma manie d'être trop curieuse, aussi...

6 – Quand j’ai décidé d’être blonde (Babette)

Moi, ça me fait peur. On ne joue pas avec la mort, c'est tout. Il ne faut pas que j'y pense, je crois. Si je continue à me torturer l'esprit avec tout ça, ça ne donnera rien de bon.

Quand j'avais 8 ans, j'ai vu comment ça se passe. Ou j'ai cru le voir... Je le sais que la mort n'existe pas, ça n'est que la vie qui s'arrête, je ne suis pas si bête. Quand j'ai commencé à travailler ici, avec toute cette mort comme matière première, j'y ai tout de suite pensé.

J'ai mes idées sur beaucoup de choses, c'est juste que personne ne me les demande. De toute manière, si je me mettais à ouvrir ma grande bouche, je ferais encore gaffe sur gaffe. Il y a un bon moment que j'ai compris : Une potiche, ça ne parle pas, ou juste ce qu'il faut. Et en tant que potiche, on me laisse plutôt tranquille, finalement. Tout le monde s'y retrouve.

À l'école, quand j'avais des bonnes notes, le fils du voisin m'attendait à la sortie et me harcelait tout le long du chemin du retour. C'est à ce moment-là que j'ai commencé

à glisser quelques fautes dans mes copies, l'air de rien. Le reste de ma vie a juste suivi le même chemin, en fait. Je fais ce qu'il faut pour correspondre à ce que les gens attendent de moi. Je suis assez forte à ce jeu.

Avec les hommes, c'est encore plus facile. Ils sont très très primitifs, vous savez. Je m'en suis lassée. Même les plus intelligents se traînent à vos pieds si votre jupe remonte suffisamment haut. Ensuite, il ne faut pas en attendre grand-chose ; mais moi je n'attends rien, alors tout va bien. Je n'attends pas beaucoup de la vie en général. Je ne suis pas malheureuse, non. Pas heureuse non plus, mais pas malheureuse et c'est déjà beaucoup.

Et pourtant, je vieillis. Comment peut-on s'user autant en vivant si peu ?

7 – La maison du coq (Olivier)

Je suis rentré vers cinq heures, après avoir rendu à Babette ma feuille de route. Son boulot devait être encore plus ennuyeux que le mien. J'ai trouvé qu'elle avait un regard triste.

J'avais passé ma journée à sillonner routes et chemins sans vraiment m'arrêter, sauf pour manger et prendre un café dans un petit bar qui n'avait d'un bar que le comptoir massif, large et bas comme un autel rustique. L'endroit m'avait plu et je comptais bien y retourner dès que possible pour retrouver les lentilles légèrement poivrées de son petit salé.

Je n'avais encore rien vendu, mais c'était ma première journée : Une sorte de repérage. J'avais parcouru toutes les routes principales et noté sur ma carte l'emplacement des fermes qui m'avaient parues un peu plus cossues que la moyenne. C'était un bon début. Pour fêter ça, j'ai ouvert une bière brune, amère et crémeuse. Mes préférées.

En me mettant au lit, j'ai cru apercevoir un petit clignotement. Je me suis jeté vers le répondeur, par réflexe, surpris moi-même par mon inhabituelle promptitude. Le compteur affichait zéro : néant. Je me suis assis en tailleur et j'ai rallumé la télé.

Lendemain matin, 8h30. Le café était trop chaud, évidemment, et la radio annonçait un temps de chien.

La route de l'entrepôt s'engouffrait hardiment sous un ciel éreinté par ses tiraillements.

Les nuages, entassés, se repoussaient les uns les autres, s'entrechoquant jusqu'au creux des collines.

L'autoradio captait par intermittence la radio locale. Le vent commençait à soulever les feuillages et à freiner la voiture.

J'ai mis un cd de musique cubaine, puis agrippé in extremis la baguette de pain blanc qui roulait vers mes pieds.

Quand je suis arrivé, mes collègues étaient déjà partis, et je me suis glissé discrètement jusqu'au secrétariat. Je savais que je devais conserver quelques temps le même secteur, mais la feuille de route devait tout de même être remplie scrupuleusement, et ce précieux document me fut remis par Babette, dont la jupe me parut encore plus courte que celle de la veille.

« Ça a marché, hier ?

- Difficile à dire, je crois que ça va aller.
- Ne vous inquiétez pas, il faut un peu de temps.
- Je ne m'inquiète pas.
- Bonne chance en tout cas ! L'avenir est à vous !
- Merci. »

Je ne me suis pas attardé davantage. Quelques instants après j'ai retrouvé les hoquets chaleureux de ma vieille camarade de route, ballottée mollement par les bourrasques.

Je n'avais pas encore entendu parler de tout ça. Personne, d'ailleurs, enfin je crois, je ne discutais pas vraiment. Je découvrais ce nouveau boulot, je ne lui trouvais aucun sens, autant le dire, mais j'avais décidé de bien le faire. On ne m'avait jamais destiné à ça, et c'était plutôt un bon point pour ce choix, en fait. *L'avenir est à vous...* Cette sentence résonnait dans ma vie depuis longtemps. J'ai toujours entendu parler de moi au futur.

Je poursuivais ma route.

C'était une journée importante, et évidemment, elle ne ressemblait pas encore à une journée importante. Je n'arriverai jamais à comprendre ça, je crois, le destin pourrait au moins faire un petit signe pour prévenir (« virage dangereux », ou quelque chose de ce style).

Comme toujours, le moteur usé avait de ces martèlements confus qui ravissaient mon oreille.

Un orage se préparait, au loin. Le bitume roulait, infini, sur le dos des collines brunes, et sous un petit pont bossu, le courant du matin semblait s'impatienter.

La voiture tanguait dans les virages, secouée par les assauts capricieux de cette route inconnue. J'avais lentement, balayant du regard les prairies clôturées, à la recherche de mon premier client. Les maisons étaient courtes et basses, tapies tout au bout de chemins sinueux.

Souvent, même, le chemin se perdait dans les bois, laissant imaginer dans la broussaille quelque bâtisse à l'abandon.

En roulant, je ne pensais à rien, et j'aimais ça.

Les collines se superposaient, se masquaient les unes les autres, et l'on apercevait, parfois, dans une éclaircie, un village ancré au milieu des cultures.

J'ai roulé une partie de la matinée, en me garant de temps en temps sur une place de village ou au bord de la route. À midi, j'ai décidé une fois pour toutes de sonner à la porte de la première maison qui se présenterait.

Et puis non, pas la première, la deuxième. Au supermarché, je ne prends jamais le premier produit, celui qui est sur le dessus. Réflexe superstitieux ou simple manie, peut-être !

La première maison était une ferme à l'aspect engageant, et je me suis demandé s'il ne valait pas quand même mieux lui rendre visite quand je me suis trouvé tout à coup à un croisement surmonté d'un grand coq noir. C'était une statue métallique, enchâssée dans un rocher grossièrement taillé. Sous son aile droite fuyait une allée de pierres plates. Elle était bordée de cyprès tellement hauts qu'ils la faisaient paraître étroite comme un ruisseau desséché. Au bout de l'allée, perchée au-dessus des arbres, j'apercevais une girouette noire, elle aussi en forme de coq. Elle était exagérément grande, le vent devait être terrible par ici, ou l'artisan un peu mégalo.

Pour moi, c'était un signe, je me suis engagé sur les dalles inégales. Je roulais très lentement et ma voiture sautillait un peu plus à chaque tour de roue.

J'ai contourné ainsi une petite butte et débouché sur un vaste jardin qui semblait n'être plus entretenu depuis longtemps. Au bout s'élevait une maison encore blanche.

Je me suis garé et j'ai sonné à la porte.

D'abord, rien n'a bougé. Les volets du rez-de-chaussée étaient clos. Un grand frêne balançait ses branches entre le soleil et moi. J'ai sonné à nouveau, prêt à rebrousser chemin. Le cliquetis de la serrure m'a retenu. Je n'avais entendu aucun pas et tout avait semblé, jusque-là, complètement endormi.

« Vous êtes le premier; si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer...

- Bonjour... voilà ...
- Je vous en prie, c'est de ce côté.
- Oui, mais n'y a-t-il pas... enfin...
- Ne soyez pas si godiche, mon ami, prenez un verre d'orangeade, les autres ne vont plus tarder maintenant.
- Je crois qu'il y a eu une confusion... » Mais où était-elle donc allée ?

C'était une toute petite femme, au regard fripé et aux longues mains baguées. Je suis resté un moment sans lui donner d'âge.

Elle avait, pour l'heure, complètement disparu; me laissant planté là, les talons embourbés dans un épais tapis rouge sang. Elle semblait m'avoir pris pour un autre. Au moins, j'étais dans la place. Pour un début, c'était plutôt encourageant; après tout.

Il y avait sur une desserte roulante une carafe remplie de boisson dorée et des verres. Elle m'avait invité à en boire; je me suis donc servi deux grands verres pour calmer la soif qui me poursuivait depuis un moment. Ma gorge est très vite redevenue sèche et nouée. Cette chaleur...

La pièce était longue et mal éclairée. Le soleil ne pénétrait que par une seule fenêtre, tout au bout. Les autres étaient obstruées par des volets de bois brun, mal assujettis, et qui laissaient volontiers couler contre leur flanc râpeux quelques bribes de lumière nue.

Deux canapés aux pieds luisants étaient entièrement recouverts par de vastes coussins galbés, drapés dans un velours carmin. Sur une table basse, qu'habillait un petit tapis de jeu vert émeraude, des magazines s'étaient négligemment. Je ne connaissais aucun de ces titres.

J'ai sorti mes prospectus avec l'idée d'en disposer un ou deux entre les revues, quand j'ai senti une présence derrière moi.

Elle a avancé de quelques pas dans ma direction en semblant ne pas me voir. J'ai remarqué l'absence du tablier brodé de fleurs bleues avec lequel elle m'avait accueilli un moment auparavant, et qui avait cédé sa place à une robe de soie curieusement coupée en diagonale.

« Vous êtes seul ! Vous vous rendez compte ? »

Je l'ai regardée stupidement. Je commençais à me sentir de moins en moins vendeur. Encore une fois, elle a réagi plus vite que moi :

« D'habitude, vous êtes plus nombreux. Comme ça vous allez avoir plus de temps, n'est-ce pas ?

- En effet, oui. Je suis heureux de faire votre connaissance, madame. Votre maison est charmante.
- Merci, et je vais bientôt faire installer le téléphone. »

J'ai esquissé un sourire, très vite remballé devant son expression de bonne sœur en prière. Elle était sérieuse, tout à fait sérieuse, aucun doute.

Sur son invitation, je l'ai suivie jusque dans un bureau spacieux. Un mobilier mal assorti ceinturait la pièce : une armoire rustique, un vaisselier du XVIIIème reconverti en bibliothèque et sur lequel trônaient de grands volumes recouverts de cuir souple, un secrétaire mal en point, deux petits poufs rayés, une chaise, un piano, et trois étagères surchargées. Si l'on ajoute à cela quelques-unes des natures mortes achetées dans sa jeunesse par le propriétaire, vous comprendrez sans mal qu'il eut été difficile de prêter une véritable attention à la couleur des murs. Seul un petit tableau avait attiré mon regard. Il représentait une fine silhouette bleue, brumeuse et lointaine. Une jeune fille sans doute.

La pièce, donc, était grande. Je me trouvais dans un large espace, occupé en son centre par un bureau de bois clair. Un encrier coiffé d'une plume de paon y paradait en seigneur.

« Asseyez-vous, je vous prie. Je vais le prévenir.

- Merci. »

Elle allait probablement chercher son mari.

J'ai failli tomber, me prenant les pieds dans l'un des nombreux tapis orientaux étalés les uns sur les autres. Devant moi, une fenêtre arrondie tirait par la frange sa couverture de lierre. Cela donnait une étrange lumière tamisée, secouée par le vent du soir. Elle caressait les livres d'un halo furtif et mouvant.

Il y en avait de toutes tailles : des petits recouverts de papier kraft ou de tissu soigneusement collé, des plus grands décorés de gravures exubérantes, des livres de poche, des livres de messe, des livres à lire ou à regarder, serrés tranche à tranche sur leur étagère. Ils étaient comme accoudés les uns aux autres, reliure au garde-à-vous et pages refermées.

Certains étaient très beaux : reliure cuir, lettres dorées... Mais un livre se détachait du lot. Il était rangé sur l'étagère la plus haute, posé sur un chevalet couvert de formes géométriques.

Quelque chose m'attirait vers ce grand volume rouge sombre. Il y avait une petite inscription que je ne pouvais pas lire de loin, mais je n'ai pas osé m'en approcher davantage pour regarder. C'était un peu gros pour un roman; peut-être un traité médical ou une encyclopédie quelconque.

Je suis resté pensif un moment. Mon hôtesse m'a surpris en train de regarder en l'air, les mains agrippées l'une à l'autre. Elle était entrée sans que je l'entende.

« Je crois qu'il vaut mieux en rester là pour aujourd'hui, finalement. Je vais vous raccompagner. N'oubliez pas votre sacoche ! »

Je l'ai suivie sans poser de question. Je n'étais en fait pas fâché de devoir laisser cette maison derrière moi. Je commençais à trouver l'atmosphère un tantinet pesante. Quand j'y repense, j'ai envie de dire que c'était un pressentiment, un sixième sens, ou je ne sais quoi, mais j'interprète a posteriori, bien sûr, je n'avais aucun moyen d'imaginer la vérité.

J'ai fait un geste de la main en partant, puis ma voiture a démarré et m'a ramené sur la grand' route. Deux heures plus tard j'étais sur mon canapé, un coca dans la main et les chaussons aux pieds.

8 – Les zèbres et les chevaux (Nicolas)

Je ne comprends rien aux gens, ça me donne l'impression d'appartenir à une autre espèce, un peu comme les chevaux et les zèbres, si vous voulez. La même tête, les mêmes membres, la même façon de marcher, et pourtant totalement étrangers les uns aux autres. Je suis une espèce à moi tout seul.

Un jour, alors que je venais de faire les courses, j'ai entendu un grand crissement de pneus. Un homme s'est précipité vers son chien, qui venait de se faire écraser par une automobile grise de marque allemande et immatriculée à Paris. Il gémissait. Je parle de l'homme, parce que le chien, lui, ne bougeait plus du tout. Il m'a semblé que dans une telle circonstance, un animal mort qui devait lui appartenir, il fallait apporter mon soutien à cet inconnu,. C'est un comportement approprié. Je lui ai adressé un grand sourire et il m'a regardé comme si j'étais un monstre !

J'ai parfois l'impression que mes rayures de zèbre sont visibles à des kilomètres, mais la vérité est que les gens, le plus souvent, ne me remarquent même pas. Leur cerveau ne traite pas mon existence comme une information pertinente, à mon avis.

Sauf quand je fais une erreur, comme le jour du chien mort, mais ça n'arrive pas souvent. Normalement, je me fonds dans le décor, sans faire de vagues. Mais parfois ça ne suffit pas. Il y a un jeune qui vend de la drogue, en bas de chez moi. Il est souvent à moitié en travers de la porte. Je passe toujours sans le regarder, et parfois il me pousse quand j'arrive à sa hauteur, mais je ne réagis pas. Un jour, il y avait une fille, une adolescente. Il la tenait par le poignet et il lui demandait de l'argent mais qu'elle ne pouvait pas payer. Il lui a mis une claque et a crié sur elle à quelques centimètres de son visage. Elle m'a regardé et j'ai détourné la tête, mais le jeune m'a quand même agrippé et menacé. J'ai rentré ma tête dans mes épaules et attendu que la tempête passe. Il m'a jeté vers la porte me disant « casse toi » ! Je me suis précipité vers l'escalier et je l'ai entendu à nouveau frapper la jeune fille. Ça n'est pas bien ce qu'il a fait.

Je vais vous parler de ma rencontre avec les autres bientôt, oui, très bientôt. Vous ne pouvez tout de même pas dire que je suis bavard, moi, ça serait un comble. Je vous rappelle, de plus, que c'est vous qui avez insisté. Le mieux serait que j'arrête là pour aujourd'hui.

9 – Le rendez-vous (Olivier)

Je n’y suis pas retourné le lendemain. Je me suis contenté d'une tournée limitée, de l’autre côté de mon secteur.

Il y avait presque un début d'humidité dans l'air du matin, juste de quoi rafraîchir les tempes et porter aux narines quelques parfums ressuscités, de feuilles vertes et de terre remuée.

J’ai affronté ce jour-là cinq portes, donné mon vrai nom à quatre, argumenté contre trois, et bu mon café sans cravate.

Le soir, Léa m’a appelé pour la seconde fois.

Elle m’a donné rendez-vous à la sortie d'une bouche de métro, en centre-ville, avec pour idée d'aller voir un film et de rejoindre ensuite ses amis dans un bar. Je suis arrivé en retard, les mains bien au fond des poches de mon manteau fétiche. Il était un peu usé, mais me donnait une allure que j’aimais. Elle m'attendait devant un fast-food à quelques mètres de là. J’avais toujours eu horreur des fast-foods et de leurs lumières bien

blanches. Tout y est aseptisé : de la joie formatée, prédécoupée sous forme de casquettes et de pailles colorées, lavables et corvéables à merci. J'étais prêt à parier que cet endroit ne lui allait pas plus mais qu'elle avait pensé qu'il me plairait. Dommage.

Mais elle m'attendait là, et je l'ai trouvée belle. Son pull, bleu comme un lagon tropical, contrastait avec la devanture. La pluie fine qui noyait le trottoir faisait d'elle une aquarelle aux reflets indécis.

Je l'ai regardée manger un long moment. Je posais une question de temps en temps pour créer un semblant de conversation. Elle me répondait d'un mot et continuait à mâcher lentement, toujours la même bouchée.

C'était interminable et je commençais à épuiser mon stock de questions. Quand je me suis arrêté de parler, elle m'a regardé dans les yeux. J'ai eu le sentiment qu'elle remarquait pour la première fois ma présence. Son regard était enfin braqué au dehors. Il s'était enfoncé dans le mien comme une flèche décochée par surprise. Elle s'est levée et je lui ai emboîté le pas, un peu désorienté.

« Alors, qu'est-ce qui te plairait ? Un film gnan gnan et plein de subtilité ? Un truc plein d'explosions avec des américains partout et des mini-jupes ? Ou (bonus !) un très bon film choisi par moi ici présente ?

- Dit comme ça, j'hésite énormément ! »

Elle s'est mise à rire et son rire a résonné jusqu'à la pointe de mes cheveux. Bien sûr, que j'allais la suivre n'importe où !

Il n'y avait aucun escalier : Seulement des escalators, larges, silencieux, très semblables aux tapis roulants d'une usine, où chaque geste s'économise et chaque scène

se répète à l'infini. Quelques-uns posaient la main sur la balustrade, d'autres regardaient en bas, le ticket à la main. Moi, je ne m'intéressais qu'à elle, à sa nuque aux contours innocents. Ses cheveux étaient mal attachés et balançaient leurs filets le long d'un col de velours clair. Elle portait une veste un peu courte et des chaussures vernies. Pas très sexy, c'est le moins qu'on puisse dire.

J'avais multiplié depuis quelques temps les aventures, au point que je n'aurais pas pu retrouver facilement tous les prénoms. L'essentiel pour moi était de plaire, la suite n'étant qu'un générique de fin plus ou moins long. Alors pourquoi s'attarder ?

Et après ça, il fallait encore voir ses amis : Emilie, Elina, et leur copains respectifs, Thibault et Svesdan. Deux couples, bien entendu, de quoi nous placer en situation de maillons manquants, que nous n'étions pas encore. Nous avons bu un verre ou deux en échangeant nos pedigrees. Chacun se faisait un devoir de me questionner sur mes activités. Mes réponses évasives ont suffi : une première rencontre, ça dépasse rarement le reniflage de surface.

Au bout d'un moment, dans l'un de ces petits creux que connaissent toutes les conversations, surtout quand les échanges sont déséquilibrés, je me suis dit que je devais moi aussi m'intéresser à eux. J'ai pris une inspiration, et demandé :

« Qu'est-ce qui est vraiment important pour vous, dans la vie ? Qu'est-ce qui vous définit *profondément* ? »

J'avais dit ça sans réfléchir... ils ne s'y attendaient pas, ça a créé comme un malaise. J'ai regretté aussitôt, ça n'était sans doute pas une bonne manière de me faire apprécier... Lors d'une première approche, il vaut mieux chercher à bien s'emboîter

avec le groupe, éviter de renforcer son extériorité en se montrant différent. Je le sais, pourtant, je ne fais pas ça d'habitude. Emilie s'est juste exclamée « Ouah ! ».

Léa a semblé s'éveiller d'un songe, elle m'a scanné de son regard « deep blue », capable de parcourir d'un battement de cil tout l'univers connu et inconnu. Je manque à chaque fois de tomber à la renverse : un tsunami, ce regard ! Ils m'ont finalement dit que c'était intéressant, comme question, elle a approuvé d'un léger signe de tête, sans me quitter des yeux.

Elle a essayé deux ou trois fois de me trouver des points communs avec les autres, j'ai apprécié ses efforts, bien sûr. Au fond, c'était plutôt sympa, tout ça. La boisson me rendait progressivement plus réceptif. Je savais qu'il fallait que je m'intéresse un peu à la conversation. Je m'y suis donc mis et la soirée a suivi son cours. Je me suis demandé si je n'allais pas la raccompagner. Elle avait l'air plutôt sage... Mmm, on verrait bien !

Je n'ai finalement pas eu le choix : j'étais le seul à avoir une voiture. Je l'ai donc ramenée, et ses amis avec elle... Nous avons convenu de nous revoir le lendemain et de dîner ensemble.

En rentrant, j'ai repensé à mon travail. Quelque chose me chiffonnait à propos de cette maison, de cette vieille dame, de ces grains de lumière froide et enflammée qui mouraient le long des murs. Et puis, il y avait cette atmosphère étrange et familière qui m'avait chloroformé, étourdi d'impressions confuses que je voulais à tout prix comprendre.

J'ai décidé d'y retourner et de reprendre l'initiative. L'amour savait raviver mon envie de conquête.

Gonflé à bloc, j'ai fait d'un coup toute la vaisselle.

Le lendemain, quand j'ai pris ma feuille de route de très bonne heure, Babette, qui arrivait toujours avant tout le monde, comme je l'ai appris plus tard, m'a souri légèrement. Sa robe s'était encore raccourcie (ce que je n'aurais pas cru possible), et ça lui allait vraiment bien. Je me suis dit qu'il faudrait un jour fermer la porte derrière moi et la plaquer contre le bureau en soulevant tout ça, histoire de me détendre un peu. Je me suis dit aussi qu'elle ne broncherait pas. Au contraire. Un vrai petit con quand je m'y mettais... Très très con, même ! Mais la jeunesse autorise à être con, pas la vieillesse, alors autant en profiter pendant qu'il est temps. C'est la loi de la jungle générationnelle.

J'ai sauté dans ma voiture avant qu'il pleuve. Comment pouvait-il encore pleuvoir dans un coin aussi sec ?

J'ai mis directement le cap sur la maison. Je ressentais pour elle une attirance presque physique. Elle se détachait grâce à la clarté qu'avait conservée son imposante façade, visible depuis le chemin. Les volets étaient toujours clos, et il planait une odeur d'humidité contenue, remontant du sol, pourtant toujours aussi ferme sous mes pieds. L'orage ne m'avait pas encore rattrapé. J'ai frappé à la porte en levant le nez. Les nuages prenaient un air plus pressant. Le ciel s'abaissait sur les champs et se couvrait de suie tandis qu'un vent de printemps s'agitait sur les tuiles, gonflant mes habits.

Il n'y a eu aucune réponse. Ni même après deux ou trois autres tentatives plus bruyantes.

Avant de me décider à partir, j'ai jeté un œil entre les volets déformés. L'obscurité était, à l'intérieur, trop épaisse pour mes pupilles gavées de lumière. Sans trop savoir pourquoi, j'ai contourné la maison, arrêtant mon regard myope à chaque nouvelle fenêtre. Tout était tellement endormi qu'on aurait eu du mal à imaginer là une famille,

des enfants, un chien, des cris, des rires, des pieds galopant autour des vieux arbres. Il avait dû y en avoir, pourtant. Une balançoire sans couleurs conservait encore la trace de ce passé-là.

La lumière était de plus en plus basse. Le soleil entrebâillait à peine le rideau de nuages, emmitouflé, au fond, dans un cocon douillet. Le chemin était déjà gris, tout juste picoré par deux menus rayons qui mordaient la poussière.

J'ai trouvé, derrière, un jardin laissé à l'abandon. Les allées en étaient devenues informes, hachées par de grosses racines noires. De hautes herbes poussaient un peu partout, en vrac, et leurs longs cils effleuraient surnoisement mes mollets. Au milieu des ronces et des arbustes bleus qui tapissaient le mur, recouvrant presque entièrement les pierres, quelques feuilles très vertes révélaient la présence bien portante de pensées sauvages. J'ai essayé de pousser une porte de bois jaune, dont la peinture s'écaillait sous mes doigts. Elle n'était pas fermée à clé, mais quelque chose semblait obstruer le passage. J'ai appelé une nouvelle fois, sans conviction.

Les premières gouttes de pluie sont tombées à ce moment-là, à l'improviste. L'orage était arrivé, il nous couvrait déjà complètement, la maison et moi. La pluie n'arrive jamais aussi vite que dans les régions sèches. Toute l'eau retenue pendant des semaines se déverse d'un coup, comme libérée. Le ciel commençait à gronder dans mon dos. J'ai poussé un peu plus fort et je suis entré.

10 – Extrait du journal de Léa

Ma grand-mère est bien la seule personne qui ne m'ait pas déçue une seule fois. Je ne peux jamais savoir ce qui va lui passer par la tête, j'ai donc pris l'habitude de ne m'attendre à rien. C'est très reposant. Vraiment. Enfin, non, pas cette fois, en fait.

C'est un peu un livre à elle toute seule, ou même plusieurs, de tous les styles ! J'avais déjà eu droit à tout, de sa part : Le roman à l'eau de rose (et pas qu'une fois), le roman philosophique (en général au deuxième calva), les récits de ses aventures de jeunesse (que je soupçonnais de souvent sortir tout droit de son imagination), et même les poèmes (au cinquième ou sixième calva, selon son humeur)... enfin un peu de tout. Mais jamais encore de polar, il fallait bien qu'elle innove, elle ne peut pas s'en empêcher !

Je ne lui ai pas parlé d'Olivier, elle se serait emballée tout de suite, je la connais. Elle est du genre à aimer les types comme ça. Bon, dans ce cas particulier, on dirait bien que moi aussi j'... j'apprécie plutôt un type comme ça. Je ne peux pas dire le contraire, enfin je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que mon père en serait malade, s'il savait ça.

Tiens, il faudra que je lui en parle ! Il a déjà du mal à comprendre que je passe autant de temps chez Germaine...

11 – A la lueur des cierges (Olivier)

J'étais dans une sorte de remise. Des meubles de toutes formes étaient enveloppés de draps. Je ne savais pas très bien ce que je faisais là. On ne rentre pas chez les gens sans raison, comme un voleur. Et je sentais bien que la pluie ne pouvait pas faire une très bonne excuse. Pour une fois que quelque chose venait secouer un peu ma vie monotone, entre deux plateaux télé... Et puis, je ne faisais rien de mal.

« - Il y a quelqu'un ... ? Madame ... Je rentre ... Je viens ... Je viens ... vous voir... »

L'eau se faufilait à l'intérieur, profitant de l'espace laissé par la porte entrebâillée. Je l'ai quand même laissée ouverte.

La pièce était sombre. Les grandes fenêtres, déjà obscurcies par la végétation, pâlissaient encore sous les rafales. Il faut dire que la pluie redoublait de violence, opaque et lourde dans sa chute. Les draps avaient un air fantomatique. Ils aspiraient le peu de lumière qui se traînait encore jusque-là. Cette lueur fatiguée prolongeait son ruissellement jusqu'à une grande armoire, dont un drap à demi écarté laissait entrevoir les lourdes poignées de métal.

Un bruit inattendu m'a fait sursauter. Quelque chose était tombé dans la pièce à côté. J'ai ouvert la seule porte qui donnait sur l'intérieur de la maison. Elle n'était pas verrouillée et n'avait d'ailleurs aucune serrure.

Il y avait là un couloir sans fenêtres, menant à un escalier de bois brun, que j'imaginai grinçant comme l'un de ces vieux parquets qu'on trouve encore dans les maisons anglaises, déformés par les ans et les vapeurs de thé ! Il n'y avait décidément personne. Et ça ne datait pas d'hier. Une maison habitée sent toujours un peu la vie : une odeur de gâteau ou de légumes, en cuisine, une odeur de cirage et de cuir détendu, une odeur de lavande, une odeur de frais, une odeur de vaisselle qui vient d'être faite, un savon, un bouquet, un parfum de femme, un courant d'air qui vient du jardin, un chat, un... « Mais oui, il y a un chat ! Mon flair ne peut pas me tromper, je renifle ces bestioles à des kilomètres ! Où te caches-tu ? » Je l'ai effectivement trouvé dans la cuisine, devant sa gamelle, à demi remplie. Bon, c'était déjà ça ! Le bruit, c'était sûrement lui. Beau chat, soit dit en passant : un persan tout blanc, qui balayait le sol de sa large queue. D'une certaine façon, sa présence me mettait mal à l'aise. J'avais fini par me dire que la maison n'était pas habitée, ce qui m'évitait de me poser trop de questions sur ma présence un peu contestable à un endroit où je n'avais de toute évidence pas été (cette fois en tous cas) invité à entrer. J'ai caressé un peu le chat. Il était sociable, sympa même.

Je me suis enhardi au point de pousser une porte en bois lourd qui était entrouverte, donnant sur un long couloir. Il y avait au bout une pièce ronde coiffée d'un étrange plafond, bombé comme un planétarium et recouvert d'un remous de faïences bleu roi.

Des petits carreaux s'appuyaient les uns sur les autres jusqu'à se rejoindre au plus haut de la voûte.

Sous mes pieds, les lignes fuyaient en désordre et se vrillaient à m'en entortiller les chevilles.

Tout s'emmêlait : murs, plafond, sol, jointures et miroitements... Une seule fenêtre, petite et grillagée, ronde elle aussi, semblait avaler les milliers de gouttes qui venaient percuter sa surface luminescente. De l'autre côté de la vitre, l'orage campait sur ses positions.

J'ai cherché à nouveau le chat. Il avait disparu.

Impossible d'allumer la lumière : aucun interrupteur en vue. J'ai levé les yeux : Il n'y avait pas non plus d'ampoule électrique.

J'allais rebrousser chemin quand une lueur a attiré mon attention. Elle se glissait prudemment sous une petite porte, tout en pâlisant par moments.

Je savais que je ne pouvais pas trouver, cette fois, de bonne raison pour entrer, mais je n'ai pas su résister... J'ai poussé doucement la porte, qui n'était pas fermée, et je n'ai pas pu aller plus loin : Il y avait dans cette pièce une odeur de moisissure écœurante. Des cierges blancs brûlaient à même le sol, dégageant une fumée âcre qui était restée emprisonnée, faute d'aération. C'était une sorte de chapelle exiguë, ne renfermant, en plus des cierges, qu'une boîte noire, posée sur un trépied verni. Une tache rouge sombre, collante d'humidité poisseuse, imbibait l'un des coins.

Un bruit m'a fait sursauter. Je me suis retourné nerveusement. C'était le chat, perché sur une étagère. Ça sentait un peu trop la série B, j'ai rebroussé chemin sans plus attendre. Je suis ressorti par la même porte, que j'ai eu du mal à refermer complètement.

Il commençait à faire vraiment sombre, et la pluie ne s'était pas calmée. Le vent s'était même levé. Il poussait les trombes d'eau par courtes rafales. En contournant la maison, j'ai cru me faire câliner les essieux par un rouleau de lavage automatique. Un frisson commençait à me parcourir le bas du cou et ça ne me plaisait qu'à moitié. D'autant que ça n'était pas tout à fait un frisson habituel. Il m'avait agrippé la peau avec de fines griffes froides et j'avais la sensation désagréable que je ne m'en débarrasserais pas de sitôt.

Il était près de 20h, et deux messages sur mon répondeur m'ont rappelé que j'avais rendez-vous pour dîner. Elle ne disait que quelques mots, juste de quoi me faire entendre sa voix. Je l'ai rappelée immédiatement et nous nous sommes retrouvés dans un petit resto africain, près de chez moi. J'ai parlé toute la soirée, laissant aussi peu de blancs que possible. Elle me regardait rarement, et picorait de la main gauche de petites boules de mie de pain. Peu importe, elle était là, et ça me suffisait. Je lui ai proposé un verre chez moi et à ma grande surprise, elle a accepté tout de suite. Nous avons fait l'amour comme nous avons passé le reste de la soirée : Une conversation à sens unique où je tâchais d'éviter les blancs, et qui semblait la satisfaire, au fond. J'avançais à tâtons, parlant par moments (et donc trop). Elle avait l'art de faire l'amour sans le faire. Déroutant.

Tout en continuant, je me demandais quand même si je devais la revoir. Un éclat de rire, soudain, m'a convaincu. Mes bavardages étaient devenus si absurdes qu'elle avait enfin réagi. Il était temps. Une femme qui rit pendant l'amour mérite qu'on tombe amoureux d'elle.

Nous nous sommes revus le lendemain, et le surlendemain. Nos orgasmes étaient des surprises, des secousses disproportionnées, tant elle distillait avec parcimonie le feu coulant dans ses veines apparemment tranquilles.

Tout en elle se comportait comme si nos deux corps devaient à chaque fois refaire les présentations. J'étais de plus en plus déboussolé, et ma grammaire affective se défaisait à vue d'œil. Je sentais bien qu'elle aussi perdait de temps en temps le contrôle de ses émotions. Elle n'était pas sûre d'elle. De moi ? Peut-être. Difficile à dire... Son calme un peu trop évident et mon exubérance fiévreuse puisaient au fond leurs forces à la même source. C'était ce qui nous unissait, et qui rendait du même coup les dialogues impossibles. Non pas qu'elle restât toujours silencieuse, elle savait tout comme moi que les mots sont nécessaires, de temps en temps du moins. La fuite était ailleurs : Elle prenait garde de toujours choisir des mots innocents : Simples et sans danger. Elle tournait ses phrases pour contourner ses mots. Comme moi, elle lisait beaucoup. Des textes immenses s'engouffraient dans les profondeurs de son cerveau. Mais elle savait préserver ses mots de l'usure du monde. Les miens bouillonnaient quand nous étions ensemble. Ils ruaient dans les brancards, et se bousculaient finalement dans une cohue atroce et carnavalesque.

Je me la représentais comme une femme aquarelle, à l'humanité de papier, une femme toute délavée qui commençait à se répandre, doucement, dans mon petit univers.

Ces premiers jours d'une relation que je ne comprenais pas m'ont enlevé le sommeil et dans le même temps le lui ont redonné, à elle. J'ai constaté par la suite que son calme, si touchant au départ, par l'imposture qu'il semblait représenter, était rentré peu à peu dans le rang, pour que l'indifférence, la vraie, l'imprègne au fil du temps de sa candeur

insipide. C'est du moins ce que j'ai cru, vraiment cru. Mais les hésitations et les angoisses, qui remontaient jusque sous la surface de sa peau si pâle, les rares épanchements, souvent violents, les rires conquis de haute lutte, l'abandon de ce corps qui se laissait prendre sans vraiment se livrer, tout cela me chamboulait singulièrement.

Le réveil sonnait plus longtemps le matin, et le café disparaissait trop vite. Mais mes journées de travail avaient retrouvé un peu d'intérêt depuis que j'étais rentré dans la maison. Il faut même avouer que j'y pensais parfois le soir, mélangeant l'odeur des cierges blancs au parfum de Léa. J'étais repassé une fois ou deux de ce côté-là. Sans m'arrêter. Mais je comptais bien y retourner un jour prochain.

Le week-end suivant m'a paru long. Je ne savais pas encore comment vivre une relation amoureuse autrement qu'à travers des sorties ou des soirées. Deux journées, c'était difficile à remplir. Mais j'oubliais que le prétexte compte peu.

J'ai repris le travail, fatigué. Heureusement, je pouvais m'assoupir de temps en temps sur la banquette arrière. Mais je savais qu'il faudrait, tôt ou tard, vendre quelque chose.

Mon chat ronchonnait si je rentrais tard, après un ciné en centre-ville. Mais quand je ne la voyais pas, c'était moi qui devenais grognon.

Un matin, je suis allé directement à la Maison du coq (j'avais pris l'habitude de l'appeler de cette façon, n'ayant trouvé aucun nom sur la porte).

Je savais qu'il était encore tôt, et comptais attendre un peu avant de frapper à la porte. Pourquoi ne pas être parti un peu plus tard ? D'autant que je n'avais pas beaucoup dormi... Peu importe, j'étais là, et j'atteignais déjà le milieu de l'allée menant à la

maison. Mon téléphone portable, que je n'utilisais jamais, s'est mis à sonner, m'obligeant à m'arrêter sur le bas-côté. Un appel de ma mère... Il n'y avait qu'elle pour m'appeler d'aussi bonne heure, ce qui avait le don de m'énerver quand je ne travaillais pas (et qui ne me mettait pas de bien meilleure humeur à ce moment précis). Pour la première fois depuis cinq mois, j'ai pourtant accepté de venir pour le week-end.

J'ai finalement repris mon chemin et me suis trouvé devant la porte plus tôt que prévu. J'ai frappé et on m'a ouvert aussitôt.

« Oui ?

- Bonjour, madame.
- Bonjour.
- Je suis venu, il n'y a pas longtemps... Voilà... Je peux entrer ?
- Eh bien, oui, pourquoi pas.

Elle paraissait nettement plus jeune que dans mon souvenir.

- Vous voulez une orangeade ? Ou peut-être quelque chose de chaud ?
- Non, non. Merci.
- Mais j'y songe, vous veniez peut-être pour l'annonce ?
- L'annonce...
- Il faut débarrasser quelques malles, et nettoyer la cave. Un ou deux jours sont suffisants, à mon avis.
- Pour tout vous dire, madame, je suis vendeur, et pas vendeur de meubles. Mais je suis disponible le week-end. Si ça vous convient, je peux le faire.
- Bon... parfait, ça me va. Je vous attends samedi 27. Autant ne pas trop tarder.
- Ce jour-là, je ne peux pas. Je préférerais la semaine suivante, si ça vous va.
- Bon, c'est d'accord, je n'ai personne d'autre sous la main. Voilà une affaire rondement menée ! »

J'ai souri et posé instinctivement la main sur mon téléphone. Presque un talisman, ce truc !

Le frisson que j'avais ressenti à ce même endroit ne m'avait pas quitté, depuis, une seule seconde. Un frisson, ça passe, ça s'écoule pour ne plus revenir. Pas celui-là. Mieux, il gagnait du terrain. On aurait dit qu'il s'étirait et s'imprégnait davantage.

Après avoir parlé un peu de la région, j'ai promis de venir de bonne heure le jour dit, et rejoint ma voiture, escorté par les broussailles de l'allée, qu'une petite brise ébouriffait légèrement. Les cyprès ont toisé sans tressaillir d'une brindille le visiteur qui s'éloignait.

J'ai terminé la semaine sans surprise, et me suis préparé à remettre les pieds dans la maison familiale.

Le vendredi soir, j'ai passé deux heures au volant, et quitté l'autoroute pour une petite départementale que je connaissais par cœur. Le village de mes parents était à peine à quelques kilomètres de la sortie.